

«En parcourant les plages et les cimetières militaires du Débarquement»

1. [Vox](#)
2. [Vox Société](#)



Par [Jean-Michel Delacomptée](#)

Mis à jour le 05/06/2019 à 18h30 | Publié le 05/06/2019 à 17h48

TRIBUNE - Dans un texte de grand style, l'écrivain Jean-Michel Delacomptée témoigne des sensations et des sentiments que lui inspire la visite des lieux et de l'arrière-pays du Débarquement.

Lorsqu'on se rend en hiver sur les lieux où s'est déroulé le débarquement du 6 juin 1944, pas seulement les plages, mais l'arrière-pays avec ses villes largement reconstruites et ses villages aux bourgs cernés de lotissements, ce qu'on remarque, c'est la mélancolie du silence, quelque chose de gris. Et cela se comprend sans peine, car la saison le veut. Lorsqu'on se rend sur les mêmes lieux en été ou à la fin du printemps, ce qu'on remarque, c'est encore le silence, qui n'est pas gris cette fois, parce que l'énorme ciel normand apporte sa lumière, mais qui conserve pourtant quelque chose de gris par le sentiment de tristesse qui nous prend au souvenir des milliers d'hommes massacrés. Au souvenir du don de soi absolu dont nous avons perdu l'idée. Le sacrifice des soldats alliés, bien sûr, admirable et douloureux symbole de la liberté, mais celui des soldats allemands aussi, esclaves d'une conquête imposée par un État totalitaire, et qui n'est pas moins bouleversant. Plane la présence conjointe des vainqueurs et des vaincus liés par une mort unique.

Sous le silence des nécropoles, nous tâchons d'entendre, sans y parvenir, le bruit monstrueux des combats.

La compassion nous étreint au souvenir de ces jeunes hommes dont on lit les noms, les grades et les âges dans les cimetières militaires qui parsèment la région. Ces cimetières, ces mausolées, valent pour tous les soldats, mêmes croix blanches comme à Colleville-sur-Mer, mêmes allées qui s'allongent presque à l'infini, même herbe rase, même souci d'entretien parfait, mêmes édifices austères, et toujours ce silence lourd de fantômes dont la société de bruyant confort qui est désormais la nôtre nous rend les témoins étonnés. Sous le silence des nécropoles, nous tâchons d'entendre, sans y parvenir, le bruit monstrueux des combats.

D'une manière générale, les visiteurs, les Anglo-Saxons en particulier, quand ils observent l'étendue des plages bordées de parapets, laissent paraître cette sorte d'émotion qu'on ne peut éprouver que dans les lieux d'hécatombes sur lesquels la mémoire se penche. Les visiteurs viennent ici, tant d'années plus tard, en quête d'une réalité qui leur échappe. Ils donnent une impression de recueillement sans signes extérieurs, qu'on ressent avec une force étrange. Pas de cris, pas de curiosité fugace, rien qui relève du divertissement. Il ne s'agit surtout pas de tourisme, comme il est possible de le déplorer à Auschwitz, lieu victime d'une aberrante dépravation du cœur. Par ailleurs, on se trouve là aux antipodes du concert de rap initialement prévu en 2016 pour la commémoration de Verdun, loin de la chorégraphie juvénile qu'on fit courir entre les tombes.

On communique sobrement dans le respect qu'impose le vertige des exploits ici consentis sans qu'on puisse en mesurer l'inconcevable violence.

En Normandie, indépendamment des scènes de commémoration, ce sont des pèlerinages empreints d'admiration. Ce sont de vibrants mais discrets hommages à des héros surgis à l'aube dans des temps déjà anciens, dont les uns, les Anglo-Saxons, se sentent fiers, et dont les autres, notamment les Français, se savent redevables. Peu de mots s'échangent, on parle bas, on se tient debout face à la mer, on n'est plus que regards nourris d'interrogations. Les yeux tournés vers l'horizon pour balayer toute la surface du sable et de l'eau ne voient rien de tangible: ce sont des yeux qui se souviennent de ce qu'ils n'ont pas vu, sinon à travers les films, les documentaires, en plus des récits. On communique sobrement dans le respect qu'impose le vertige des exploits ici consentis sans qu'on puisse en mesurer l'inconcevable violence. On s'efforce en vain de saisir l'esprit de sacrifice, cette audace, ce courage qui furent notre salut.

Par ce qu'elles ont d'immensément tragique, les vertus du Débarquement nous rappellent que les hommes et les peuples ont une âme.

Ici, décidément, la mémoire n'est pas festive. Les chuchotements tranchent sur les applaudissements par lesquels notre époque pratique de plus en plus souvent les minutes de silence. Devant les plages du Débarquement, l'émotion diffère des frissons dont nous avons l'habitude. C'est une émotion d'un autre genre, d'une autre histoire. Elle ne s'adresse pas à nous-mêmes, mais à une abnégation qui nous sidère. C'est pourquoi elle est indicible. Peut-être faut-il les plus grands écrivains pour en rendre compte, comme le fit, incomparable, Maurice Genevoix dans *Ceux de 14* à propos de la Première Guerre. Le style et le silence se rencontrent, chacun dans son ordre, pour exprimer ce qu'on vient chercher face aux plages, dans les cimetières et les mausolées où l'esprit recueilli vaut prière.

Ainsi se parcourent ces lieux de visites contemplatives. Le 6 juin 2019, les cérémonies officielles vont leur ajouter la solennité où excelle la République quand elle se montre à la hauteur des événements célébrés. Une même dignité doit toujours amplifier les pèlerinages individuels par l'apparat propre aux délégations internationales. Pareils moments nous élèvent en effet au-dessus des frivolités coutumières. Il faut le souligner sans relâche: par ce qu'elles ont d'immensément tragique, les vertus du Débarquement nous rappellent que les hommes et les peuples ont une âme.

** Jean-Michel Delacomptée est l'auteur de nombreux portraits littéraires salués par la critique - Montaigne, Racine, Bossuet, Saint-Simon - et de plusieurs romans et essais remarquables, tel «Notre langue française», distingué par le grand prix Hervé-Deluen de l'Académie française. Son prochain ouvrage, «La Bruyère, portrait de nous-mêmes», paraîtra fin août chez Robert Laffont dans la collection «Les Passe-Murailles».*